

Féerie générale

Du même auteur

*Congélations et décongelations
et autres traitements appliqués aux circonstances*
Maurice Nadeau, 2000

Mes vêtements ne sont pas des draps de lit
Maurice Nadeau, 2001

Comment faire disparaître la terre?
Seuil, 2006

EMMANUELLE PIREYRE

Féerie générale

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.8236.0091.9

© Éditions de l'Olivier, 2012.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

FÉERIE GÉNÉRALE

COMMENT LAISSER FLOTTER LES FILLETES?	11
<i>Finance</i>	
<i>Real life</i>	
<i>Étagères & sauvagerie</i>	
<i>Féerie & insularité</i>	
COMMENT HABITER LE PARAMILITAIRE?	39
<i>Ville européenne</i>	
<i>Étagères & sauvagerie</i>	
<i>Couvertures</i>	
<i>Rêve</i>	
<i>Peau d'âne</i>	
<i>Musique</i>	
COMMENT FAIRE LE LIT DE L'HOMME NON SCHIZOÏDE ET NON ALIÉNÉ?	71
<i>Politique</i>	
<i>Rêve</i>	
<i>Musique</i>	
LE TOURISME REPRÉSENTE-T-IL UN DANGER POUR NOS FILLES FACILES?	101
<i>Héroïsme</i>	
<i>Antihéros & années 80</i>	
<i>Rêve</i>	
<i>Montagne</i>	
<i>Musée de l'Homme</i>	
<i>PowerPoint & anecdote</i>	
<i>Poésie</i>	

FRIEDRICH NIETZSCHE EST-IL HALAL ?	143
<i>Montagne</i>	
<i>Amor fati</i>	
<i>Fanfiction & storytelling</i>	
<i>PowerPoint & anecdote</i>	
<i>Rire & religieux</i>	
<i>Dépression</i>	
<i>Musique</i>	
COMMENT PLANTER SA FOURCHETTE ?	187
<i>Musée de l'Homme</i>	
<i>Pensée occidentale</i>	
<i>Management japonais</i>	
<i>Nouveau mari</i>	
<i>Musique</i>	
COMMENT ÊTRE LÀ CE SOIR AVEC LES COUILLES ET LE MORAL ?	215
<i>Féerie & montagne</i>	
<i>Barbecue universel</i>	
<i>Nature</i>	
<i>Rêve</i>	
<i>Finance</i>	

COMMENT LAISSER FLOTTER LES FILLETTES?

Un jour en Europe, il y avait une petite fille qui détestait la finance. « Petite, disait-elle, petite ok, mais pas soumise. » Au Japon, vivait un homme qui avait une grosse bibliothèque recelant des milliers de mangas, mais cela ne suffisait pas à contenir ses pulsions; il passa à l'acte et commit des atrocités. Vingt ans plus tôt, Umberto Eco s'était fait voler ses comics de Superman par d'autres universitaires lors d'un colloque de sémiologie.

Avec:

Roxane

Cheval

Mirem et Malcolm

Claude Lévi-Strauss

Umberto Eco

Tsutomu Miyazaki

Les quatre fillettes de Tokyo

Le futur mangaka

Population japonaise

L'école de la finance

Une fois en Europe, il y avait une fille de neuf ans qui était pleine de mystère. Certains disaient qu'elle était butée. Bon, ce n'était tout de même pas de l'autisme, seulement Roxane restait hermétique, vraiment hermétique, aux sujets qui ne l'intéressaient pas. Elle se refermait et ensuite il n'y avait plus rien à en tirer. Dans la cour de l'école, les conversations allaient bon train sur la spéculation financière, et là typiquement c'était un sujet dont cette petite fille ne voulait pas entendre parler. Elle ouvrait la bouche, aucun son ne sortait, une vitre en verre ultra-épais la séparait des conversations, elle tournait la tête et allait jouer plus loin. Ses copains se laissaient à chaque fois surprendre par sa brutalité intransigeante, ils se sentaient jugés, ils avaient l'impression qu'elle n'était pas de leur avis sur la finance, ou que, carrément, elle n'avait pas d'avis. Les enfants étaient d'autant plus surpris par cette réticence qu'ils avaient, depuis quelques années, pris l'habitude du travail d'équipe, ils avançaient ensemble. « On n'est plus à Wall Street dans les années 80, avaient-ils coutume de dire. L'époque est finie où on travaillait seul en psychopathe, où l'instinct, la coke et les individualités menaient la danse. » De fait, ils s'entraidaient, s'échangeaient beaucoup d'infos, se faisaient passer graphiques financiers, dépêches de l'AFP et résumés d'articles des *Échos* ou du *Financial Times*. Bien sûr, ils étaient encore petits, ils n'étaient qu'à

l'école primaire ; aussi ils ne tenaient pas longtemps avec les analyses vraiment prises de tête, ils avaient tout le temps envie de déconner. Certains jours où ils avaient du mal à anticiper le marché, ils disaient : « Quel après-midi pourri ! Si ça continue, je vais devoir vendre un de mes apparts à Cannes pour renflouer mes comptes de trading ! » Ils avaient besoin de se défouler, même s'ils avaient conscience que le sujet était grave, même si quelquefois ils étaient soucieux et demandaient à la maîtresse : « Maîtresse, le but des banquiers, c'est de ruiner tout le monde ou quoi ? – Juste les petits comme toi, répondait la maîtresse. Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. Et eux ils doivent se faire de gros bénéfices. En plus, expliquait la maîtresse, ils peuvent te fourguer les produits merdiques qu'ils ont inventés et travailler avec des infos privilégiées en utilisant leurs fonds propres. Donc on peut pas lutter... c'est comme ça. »

Le vendredi du mois de mai où la vice-présidente du gouvernement espagnol annonça que le nouveau code pénal punirait les pratiques spéculatives qui avaient fait plonger la Bourse espagnole, les enfants étaient énervés. Ils avaient eu sport, ils n'arrivaient pas à se sentir concernés, ils plaisantaient, se bouscullaient à la sortie du vestiaire. Ils disaient : « Bon, en tout cas, on sait maintenant que les mecs de Goldman Sachs iront pas en Espagne pour leurs vacances. Ni en Grèce. » Ils disaient : « Ils s'achèteront un pays avec leurs bonus. » Bien sûr, il fallait tenir compte de nombreux paramètres pour appréhender le marché, la

finance est une activité hautement technique, et parfois les enfants n'étaient pas suffisamment concentrés. Sauf la mystérieuse petite Roxane qui restait concentrée, mais sur complètement autre chose ; et sauf une autre fille de la classe, toujours au top dans ses analyses, et qui, très sympa, venait au secours des copains. Elle leur disait : « Attention les gars, il faut quand même tenir compte du chomdu US. – La vache c'est vrai, disaient les autres, je l'avais oublié celui-là avec tout ce sketch sur la dette des États. »

Les périodes d'économie mondialisée

Roxane se positionnait ailleurs. Elle refusait d'entendre parler d'analyse financière. Elle voyait bien évidemment que la finance s'insinue partout, parmi les gens et parmi les choses, mais Roxane se tenait à distance et ne se mêlait pas aux conversations. Elle avait placé très haut le niveau d'étanchéité qui lui convenait. Certes, Roxane restait une enfant, elle ne faisait pas vraiment exprès, son comportement n'était pas le résultat d'une longue réflexion. C'était juste son naturel qui était comme ça, rétif. Elle préférait les chevaux à la finance, elle préférait qu'il y ait du vert autour. À peine libérée des obligations de l'école, Roxane prenait ses tubes de peinture, une palette, une toile, et partait à travers la campagne jusqu'à l'enclos où se trouvait le cheval dont jour après jour elle faisait le portrait. La mère de Roxane était à cette période constamment

absorbée par Internet, elle travaillait ou tchattait, on ne savait jamais trop ; célibataire depuis quelques mois, elle avait décidé de remédier à la situation et passait une bonne partie de ses jours et de ses nuits sur un site de rencontres ; elle espérait une relation durable, comptait bien cette fois réussir le délicat passage à la real life.

Du coup, Roxane avait beaucoup de temps pour peindre, des heures et des heures pour perfectionner son art, pour préciser son dessin au crayon, travailler ses glacis, une technique vraiment géniale où tu crées le volume par la succession des couches de peinture, tu superposes des couches transparentes de peinture diluée et le volume du cheval se gonfle et se creuse en ombre et lumière au fur et à mesure sur la toile. Roxane était tellement absorbée par le bonheur des glacis, des couleurs, des formes et des volumes qu'elle restait là longtemps dans la douceur de fin d'après-midi, elle gonflait et redégonflait le volume de la cuisse, elle gonflait et dégonflait silencieusement heure après heure le volume de la tête, du flanc, de la crinière. Elle profitait pleinement de sa solitude.

C'était sa manière à elle de se retirer du monde, des conversations financières et des agissements de Goldman Sachs et consorts. Elle avait mis ça au point inconsciemment, elle ne théorisait pas, mais force est de constater qu'elle avait raison. C'était une super attitude, elle conservait la zone de silence, le sas de néant qu'il faut à tout prix établir et protéger dans les économies mondialisées.

Parce qu'ainsi sont les périodes d'économie mondialisée : dans ce genre de périodes, tout est lié à l'échelle planétaire ; on ressent fortement que des choses spatialement très éloignées sont interdépendantes, qu'on n'est jamais loin du magma. Dans ce genre de périodes, il y a un côté agglutinement parfois insupportable, ce côté *Je mange une glace à Santiago et tu frissonnes à Toronto*, ce côté *Tu sautes à Lomé et je rebondis à Taipei*, ce côté *Je lève le bras à Rotterdam et quelqu'un se gratte à Karachi*. Une ambiance réseaux donc, une ambiance tuyaux embrouillés qui relie un peu tout à n'importe quoi, où on a l'impression de ne jamais être seul cinq minutes. Lévi-Strauss l'avait d'ailleurs déjà constaté avec amertume : un jour où il voulait embarquer pour le Brésil, il apprit qu'il y avait un délai de quatre mois avant d'obtenir une place sur un bateau. Déçu, vexé, il annula la promenade, ça lui faisait un choc. Vingt ans plus tôt, lorsqu'il se rendait en Amérique du Sud pour ses missions d'ethnologue, les voyageurs étaient si rares, il restait tant de places libres sur les bateaux, que la traversée était luxueuse ; le cuisinier de bord leur servait des rations royales de poularde et de turbot. Lévi-Strauss en conclut que le monde était devenu trop petit pour le grand nombre de ses habitants. Pourtant on était en 1955 et la Terre ne portait encore que 2,7 milliards de personnes. Bref, à ce compte-là, avec cette ambiance pressante de boîte de nuit, il vaut mieux des populations très solides pour donner le change, des populations de récalcitrants, il vaut mieux des carrément têtus.

La question *Que peindre ?*

Roxane, insulaire et têtue, prenait comme unique sujet de ses tableaux un alezan du voisinage. Elle refusait définitivement de se poser la question *Que peindre ?*, question centrale pour beaucoup de peintres d'un bout à l'autre du 20^e siècle, qui, s'interrogeant sur leur pratique, regardaient par la fenêtre la beauté du dehors, puis regardaient dans la maison la beauté du dedans, et hésitaient : dehors, dedans, dehors, dedans, dehors, et finissaient parfois par peindre la fenêtre. Roxane, elle, avait fait un choix, choix incompréhensible pour la plupart d'entre nous, puisqu'elle s'était spécialisée dans le genre pictural légèrement désuet de la peinture équestre, mais elle s'y tenait et n'écoutait aucun conseil. « Ma Roxane, ma poupée, pourquoi peindre des chevaux ? interrogeait parfois son père lorsque Roxane passait chez lui les petites vacances, pourquoi t'entêter dans cette carrière de peintre animalière ? » « Je me suis renseigné, disait-il. Tu sais que des institutions comme la DRAC ont rayé depuis longtemps cette catégorie de leurs listes. Ça signifie que tu n'auras jamais aucune subvention. » Mais Roxane se bouchait les oreilles. L'été durant, elle passait ses journées, concentrée et heureuse, à dessiner des chevaux.

À force de penser à Roxane évoluant dans la densité végétale, me reviennent les images d'un rêve qu'il faudra que je vous raconte. Ce rêve, vert et bleu, se déroule aux abords sauvages d'un lac américain ; aussi cette verdure

constante autour de Roxane m'y ramène. À vrai dire, il se trouve que tous les sujets finissent à un moment ou à un autre par se mettre en relation avec mon rêve américain. Si bien que c'est chaque nuit que je fais ce rêve. Je vous le raconte très bientôt.

Roxane, donc, ne tenait aucun compte des recommandations de son père lorsqu'il lui suggérait d'essayer d'autres médiums, land art, vidéo, body art. La campagne était vert pomme, noire, lumineuse, et pour une fois que sa mère était trop absorbée pour veiller sur ses activités, pour une fois que ses frères étaient au travail et ne s'occupaient pas d'elle, Roxane poursuivait tranquillement son œuvre. D'ailleurs si le conseiller DRAC de sa région avait longé la clôture pour venir lui donner son avis, elle ne l'aurait même pas regardé; si l'agence de notation financière Standard & Poor's s'était approchée d'elle à travers champs pour lui coller une note, elle n'aurait pas écouté cette note; si l'agence Moody's lui avait attribué une note minable, comme la dernière fois quand ils avaient mis un Caa1 à la Grèce, ou même la fois où ils avaient mis le Baa2 à Vivendi, Roxane, elle, n'aurait pas remboursé un seul centime, la note ne l'aurait pas atteinte. Elle avait ce genre d'imperméabilité. Roxane disait exactement comme Alan Greenspan, l'ancien directeur de la FED, la Réserve fédérale américaine, que les gens ont cru que les agences de notation financière connaissaient leur métier, alors qu'elles ne savent pas ce qu'elles font. Roxane n'écoutait rien d'autre que

le silence et continuait d'immortaliser tout l'été le cheval des voisins.

Real life

Je sais, on ne rencontre pas souvent dans le réel ce genre de petite spécialiste de neuf ans ; c'est néanmoins plus fréquent de nos jours avec les rencontres par Internet. Au fil des réassemblages incessants des couples, on tombe plus facilement sur des personnes ayant pour enfant une fillette singulière, une fille de neuf ans dissimulée dans tel ou tel recoin de campagne mousseuse, et qui dévoile subitement sa troublante présence.

C'est ainsi, grâce à ces sites de rencontres, qu'au rythme accéléré des divorces, nous voyons débouler chez nous, à nos barbecues, buvant des verres au milieu de nos jardins, tous ces nouveaux partenaires, ces gens étranges rencontrés via les Meetic, les webromantique ou les mektoube.fr : nous voyons débouler sur nos pelouses et parmi nos massifs de dahlias ces bandes d'hôtesse de l'air et d'inspecteurs des impôts, ces ingénieurs de l'armée, ces directrices de centres de formation, ces électriciens au regard fuyant, tous ces coiffeurs décomplexés qui ne cessent de nous surprendre. Ainsi déferlent dans les familles des gens qu'on n'avait pas l'habitude d'épouser, des gens qu'on n'aurait jamais rencontrés auparavant, lorsqu'on se mariait

via les méthodes anciennes, emplois dans des bureaux contigus, voyages organisés, fêtes technos ou échange des femmes entre tribus voisines. Des gens qui ont aussi parfois quelques kilos en trop, le fameux embonpoint invisible : c'est-à-dire que dans la puissante tornade qui fait passer de la rencontre virtuelle à la real life, beaucoup de données sont interprétées n'importe comment à la va-vite, et ces kilos en trop, qu'on aurait refusés tout net dans un night-club, s'effacent miraculeusement et passent en pertes et profits.

Et puis, de temps en temps, le couvercle du paysage s'ouvre, et on découvre là, débarquant dans le sillage d'un de ces nouveaux partenaires, un être paisible et têtue dans son étrangeté, une Roxane excentrique qui a un cheval pour ami, un enfant en train de chanter tranquillement en compagnie d'un cheval dans le crépuscule.

Cet été-là d'ailleurs, avant de parvenir à ses fins, Mirem, la mère de Roxane, avait eu quelques déconvenues avec la real life. Un jour, après une petite semaine d'échanges par messagerie, elle se rendit à un premier rendez-vous avec un jeune homme suisse d'une vingtaine d'années, un peu jeune se disait-elle, mais bon. Or le garçon qui se jeta à son cou sur le bord du lac Léman n'avait que onze ans, sa mère l'attendait dans la voiture. Il tenta de poser sa tête blonde sur la poitrine de Mirem, mais elle décala à toute vitesse, heureuse d'avoir pensé à mettre ses baskets. Une

